

Événement et sens

IIA471, in *L'espace et le temps*. Actes du XXII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Langue Française, Dijon 1988 (Problèmes et controverses). Vrin-Société Bourguignonne de Philosophie, 1991, p. 9-21.



© Comité éditorial du Fonds Ricœur

Note éditoriale.

« Événement et sens » est la transcription d'une communication de Paul Ricœur lors d'un colloque international qui a eu lieu à Rome en 1971. Cette contribution a été publiée une première fois dans *Archivio di Filosofia* (Atti del colloquio internazionale, Roma, 1971, p. 15-34) et a été reprise plusieurs fois, notamment dans une revue de sociologues, *Raisons pratiques* (n° 2, 1991, p. 41-56). Cette intervention de Ricœur en 1971 s'inscrit dans un contexte qui est celui de la domination du paradigme structuraliste dans les sciences humaines et de la position hégémonique de l'école des *Annales* dans la discipline historique. Dans les deux cas, on proclame l'insignifiance de l'événement, de la diachronie au profit de logiques synchroniques, de la clôture textuelle et du primat de la longue durée braudélienne. Tout au contraire, Ricœur démontre ici la nécessité de prendre en considération ce qui se passe hors du discours et la possibilité d'articuler le caractère soudain de l'éruption événementielle et la durée de sa trace. Ricœur reprendra ces thématiques, d'une part dans *Temps et récit* (tome 1 et 3, Seuil, 1983 et 1985) et dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Seuil, 2000). Ce texte est une pierre d'angle pour penser l'événement. Il est, dans le contexte actuel du « retour de l'événement », séminal pour une pensée de l'événement.

Mots-clés : Événement, explication, *Muthos*, récit, insignifié, infra-signifié, sursignifiant.

(F. Dosse pour le Fonds Ricœur).

(9)

Le thème de cet essai m'est d'abord venu comme une idée musicale sous la forme d'un rythme à trois temps : d'abord quelque chose arrive, éclate, déchire un ordre déjà établi ; puis une impérieuse demande de sens se fait entendre, comme une exigence de mise en ordre ; finalement l'événement n'est pas simplement rappelé à l'ordre mais, en quelque façon qui reste à penser, il est reconnu, honoré et exalté comme crête du sens. Certes, ce rythme ternaire reste tout formel : de quel événement trouble-fête s'agit-il ? Où éclate-t-il ? Dans la nature, dans notre langage, ou dans la pensée au-delà des mots ?

Et quel sens lui donne la réplique : sens logique, causal, narratif ou spéculatif ? Et quel événement-phénix renaît-il ainsi des cendres de l'événement-étincelle, brûlé sur l'autel de l'ordre ?

1 IIA471, in *L'espace et le temps*. Actes du XXII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Langue Française, Dijon 1988 (Problèmes et controverses). Paris-Dijon: Vrin-Société Bourguignonne de Philosophie, 1991, p. 9-21.

Bref, comment penser cette sorte de concurrence entre l'événement et le sens, où le retour de l'événement procéderait de sa soumission même à l'ordre du sens ?

Il m'a paru convenable de procéder de façon analytique, quitte à reporter à la fin de cet exercice de pensée une reprise plus riche en contenu de ce qui n'était au début qu'une idée rythmique.

Par procédure analytique, j'entends la mise à jour de la polysémie du terme même d'événement, et corrélativement de celui de sens. Événement et sens, si tant est que les deux termes restent chaque fois corrélatifs, se disent de multiples manières. Or, comment faire apparaître cette pluralité de significations, sinon en la rapportant à une pluralité de contextes d'emploi ? Ce sont ces contextes d'emploi qu'il faut d'abord caractériser dans un survol rapide. Ce sont tous, en première approximation du moins, des contextes de langage : nous disons événement, et nous disons sens. Mais le langage lui-même se dit de plusieurs manières. Je considérerai le langage selon la sémantique frégéenne, c'est-à-dire selon la visée, à travers le sens et au-delà du sens, vers la référence, c'est-à-dire vers quelque chose dont nous parlons ; alors l'événement est à prendre du côté extralinguistique. Événement signifie, selon ce premier usage : quelque chose arrive. On désignera du terme d'occurrence ce premier emploi du terme événement. Il faudra dire alors sous quel mode le sens s'empare de l'événement-occurrence, et par quel retournement l'événement revient en force sous la poussée du sens.

(10) Dans un deuxième contexte, langagier encore, l'événement est à prendre du côté de l'instance même de discours, c'est-à-dire du point de vue de la pragmatique et non plus de la sémantique, considérée dans sa visée référentielle.

L'événement, c'est alors la parole elle-même, en tant qu'elle advient. La dialectique de l'événement et du sens lui est alors interne. On montrera comment l'événement de parole tour à tour s'abolit dans le sens et fait retour dans le rare événement du sens partagé, du partage des voix.

Dans un troisième contexte, à la frontière du langage et de l'action, l'événement est à chercher du côté de l'initiative de sujets agissants qui font arriver quelque chose. À nouveau, la question se pose de savoir comment le pouvoir de commencer quelque chose est surmonté dans les formes rationnelles - instrumentales, stratégiques - de l'action, et comment il fait retour comme événement raconté, voire comme événement fondateur d'histoire.

On pourrait certainement découper autrement la polysémie des termes d'événement et de sens. Quoi qu'il en soit du caractère légitime ou au moins plausible de ma manière d'articuler ces deux vastes champs sémantiques, j'essaierai à la fin d'assembler les membres de mon analyse sous le thème tutélaire du temps.

I Quelque chose arrive.

a) Le premier emploi du terme événement, dans le cadre d'une sémantique référentielle, donc d'une sémantique articulée à la façon frégéenne par le rapport sens-référence, peut être appelé un emploi physique, si par physique on entend, non pas seulement la science physique, mais la totalité des choses dont nous parlons selon la structure de notre langage. À cet égard, il faut avouer, ce que la philosophie analytique ne fait pas volontiers, que cet emploi physique est sous-tendu par une phénoménologie de la perception, en entendant par-là la simple description d'un environnement tel qu'il apparaît à l'ensemble de nos sens. Quelles que soient les corrections, les ruptures que la physique mécanique, la physique quantique et les cosmologies, comme celle dont le professeur Prigogine nous a donné l'exemple, je veux dire l'exposé exemplaire, c'est d'abord dans la description de notre environnement perceptif que nous forgeons l'emploi des termes corrélatifs événement-sens. Événement signifie donc d'abord : quelque chose arrive. Plusieurs synonymes s'offrent ici : survenir, se produire, être le cas. Pour dire l'événement, nous disposons certes de noms : la chute soudaine d'une pierre (on reviendra plus loin sur l'étiquette soudain, sur le signe proprement temporel de la soudaineté). Mais les noms sont en fait des verbes nominalisés. Le verbe, comme le linguiste Guillaume l'avait étonnamment diagnostiqué, est l'organe linguistique de l'événement. Notons d'emblée que, pour dire l'événement, les verbes n'ont pas à être des verbes d'action : les actions sont des événements d'un genre particulier, comme on dira plus loin. Précisément arriver, (11) survenir, se produire, être le cas, se disent de l'événement-occurrence en tant

que pour arriver. Seconde remarque empruntée à Guillaume : la première force du verbe est dans l'infinitif. Avant la chronogenèse, c'est-à-dire avant l'étalement du verbe dans les temps verbaux qui situent l'événement sur la ligne de succession, l'infinitif dit la force d'émergence de l'événement avant de le dater. Cette inscription constitue, comme on va le dire, la première emprise du sens sur l'événement. Autre remarque concernant l'amplitude du terme arriver : dans un contexte d'action, donc d'intérêt, tout ce qui arrive ne fait pas événement, mais seulement ce qui surprend notre attente, ce qui est intéressant, ce qui est important ; par-là l'ordre des choses est vu du point de vue de notre préoccupation, de notre souci, donc sous un horizon d'historicité qu'il faudra considérer plus loin. Il nous faut donc, dans notre première démarche qui ne peut être qu'abstraite - abstraite au regard de la praxis - tenter de saisir l'occurrence en tant que telle, le quelque chose qui arrive en tant qu'il arrive. La demande de sens se présente alors comme demande de maîtrise, intellectuelle autant que pratique, de l'aspect exceptionnel de l'événement. Par rapport à quoi ? Eh bien par rapport à un ordre déjà établi, qu'il s'agisse de classification, de caractérisation, de mise en relation. L'événement, c'est le nouveau par rapport à l'ordre déjà institué. C'est en instaurant un nouvel ordre dans lequel l'événement sera compris que le sens réduit l'irrationalité principielle de la nouveauté.

b) Comment ? Je serai bref et schématique à ce stade, tant il reste à dire dans les compartiments ultérieurs de notre usage du terme événement. Je passe sur la mise en place temporelle de l'événement, sur laquelle je reviendrai au terme de mon parcours. Je note cependant que la conception du temps comme succession marque paradoxalement le premier refoulement de l'événement en tant qu'incidence, soudaineté. Dire que quelque chose prend place dans le temps, conçu comme l'ordre de l'avant-après selon le nombre (définition d'Aristote en *Physique IV*, 11 suiv.), ou encore dire qu'il entre dans une relation de simultanéité ou de succession à l'intérieur du temps unique (selon l'esthétique transcendantale de Kant), c'est déjà émousser la force d'irruption, voire de rupture de l'événement. Une deuxième façon de juguler l'événement, de le subjuguier, c'est de le penser selon le rapport de l'accident à la substance. Quelque chose qui arrive, c'est quelque chose qui passe ; et ce qui passe ne se laisse penser que par rapport à ce qui demeure : la substance. C'est bien entendu la règle de pensée posée par le traité *De l'interprétation* et par *Métaphysique Z* d'Aristote ; mais c'est encore la première figure de la relation dans la *Critique de la raison pure*, sous le triple titre de la catégorie de la substance, du schème de la permanence dans le temps, et de la première analogie de l'expérience au plan des premiers jugements ; ce qui passe se comprend en tant que mis en rapport avec ce qui demeure.

Les modernes ont inventé des figures du sens aussi nombreuses que les figures de l'explication. Dans un travail récent, Jean Ladrière propose les quatre modes suivants d'explication, tous dominateurs de l'événement :

(12) 1. L'explication par subsomption d'un fait sous une loi, qui fait de l'événement erratique l'exemplification d'une régularité à découvrir, qu'elle soit une structure de corrélation, une loi de développement, un système dynamique.

2. L'explication par réduction, à savoir la mise à jour d'un milieu sous-jacent, plus stable ou du moins métastable, dont la régularité rend raison des apparences discontinues de la couche événementielle.

3. L'explication par la genèse, c'est-à-dire par un état antérieur, riche du développement des états successifs et terminaux, l'événement étant inclus dans un procès intelligible et graphiquement modélisable.

4. Le procès d'optimisation, de recherche d'états stables ou métastables, de bonne forme, etc.

Cette typologie de l'explication permet de mettre à jour la simple explication causale, selon la deuxième catégorie de relation dans la critique kantienne, laquelle est expressément définie dans la seconde analogie de l'expérience comme une réduction de l'événement : tout ce qui arrive résulte selon des règles de quelque chose qui précède. Si l'antériorité est celle du principe, on peut redéployer le rapport du principe à ce qui en résulte selon les quatre formes d'explication énumérées à l'instant. Mais chaque fois, le sens l'emporte sur l'événement. En l'expliquant, il le comprend, dans tous les sens du mot.

c) Or, le sens vient-il ainsi à bout de l'événement ?

Déjà au plan phénoménal où se tient la sémantique référentielle, il me semble que l'on peut parler de retour de l'événement par la grâce même du sens. Avant même que l'explication l'élève à la place d'honneur à titre d'*explicandum*, le langage ordinaire le désigne comme l'autre de l'objet, au sens de pôle fixe permanent, ou du moins durable, de toutes les prédications. La distinction entre nom et verbe, remarquée par Platon dans le *Cratyle*, devrait nous alerter. On a fait allusion plus haut au développement que le linguiste Guillaume lui donne dans *Temps et Verbe*. Dans une veine comparable, la philosophie analytique s'est intéressée aux verbes d'action et à leur grammaire. Or ce qui est valide dans ce cadre particulier vaut pour une large part pour les verbes en général. Dans la mesure où, à tort selon moi, des auteurs comme D. Davidson réduisent les actions à des événements dépouillés du caractère humain que leur confère leur rapport à des agents et à l'ipséité de ceux-ci, ces auteurs sont conduits par-là même à proposer une ontologie de l'événement d'autant plus précieuse qu'elle est esquissée dans une situation de disette ontologique. En un sens le monde est tout autant fait de tout ce qui est le cas, de tout ce qui arrive, que de choses au sens d'objets fixes. Ainsi le suggère la première phrase du *Tractatus* de Wittgenstein. C'est chez les post-wittgensteiniens d'Oxford que la considération de l'action conduit à conférer à l'accident l'égalité ontique avec la substance (si l'on veut garder ce vocabulaire ancien). Comme on le dira plus loin, agir, c'est faire arriver quelque chose. Du coup, une ontologie commune à arriver et faire arriver se recommande, (13) où les événements seraient traités comme des entités de droit égal aux états de choses (*Sachverhalte, states of affair*) et aux objets identifiables et réidentifiables comme étant les mêmes. On retrouve ici les intuitions fortes de la logique et de l'ontologie stoïcienne, de l'ontologie scotiste, de l'ontologie spinoziste (*conatus*) et leibnizienne (*appetitus*), whiteheadienne, bergsonienne, enfin de l'ontologie de Prigogine dans *From Being to Becoming* et, m'a-t-on dit, dans *Between Eternity and Time*.

II L'instance de discours

Nous restons encore dans le langage en considérant non plus des propositions sans locuteur, portant sur des événements extralinguistiques (quelque chose arrive) mais des énonciations impliquant un locuteur et un interlocuteur. Nous passons donc de la sémantique à la pragmatique.

En quoi consiste ici l'événement brut? Par quelle opération est-il surmonté ? Sous quelle figure s'opère le retour de l'événement ?

a) L'événement brut, c'est évidemment la parole elle-même opposée à la langue. Ce caractère d'événement de la parole est souligné de façon précise à partir de l'opposition saussurienne langue-parole (ou, chez Hjelmslev, schéma-emploi). Je me suis expliqué longuement sur cette polarité dans mes écrits passés. Je me bornerai à quelques points : d'abord éviter l'erreur de superposer à la paire langue-parole, la paire sens-événement. La langue n'est pas le sens, mais l'ensemble des contraintes systémiques conditionnant l'événement de la parole. C'est celui-ci qui pose la question du sens. On entre précisément dans la problématique événement-sens, en marquant le caractère d'effectivité de la parole par rapport à la simple virtualité du système de la langue.

b) La dialectique de l'événement et du sens dans et par la parole pose des difficultés beaucoup plus considérables et beaucoup plus intéressantes que celle de la langue et de la parole. La première difficulté concerne le dépassement intentionnel du dire dans le dit par quoi quelque chose est signifié. Le sens est ainsi, en première approximation, le signifié noématique de l'acte noétique consistant à viser un sens. Mais il ne suffit pas que la conscience se dirige intentionnellement vers quelque chose signifiée ou qui ait sens, il faut encore que le même signifié puisse être identifié et réidentifié, précisément comme le même dans plusieurs occurrences de discours. Cette condition de même-été est fondamentale pour que l'on puisse parler de sens. C'est l'axiome de substituabilité de Quine qui régit à la fois la notion de sens et de même sens. Ici le premier Husserl, Frege, Russell, Quine, se rejoignent pour l'essentiel, même si les philosophes analytiques ne considèrent pas la visée intentionnelle. Mais cette exclusion est en elle-même révélatrice de la situation que j'ai rappelée en première approximation. Il en est ici comme dans le premier contexte où le sens marque l'abolition de l'événement : l'événement-parole s'efface (14) dans le

4 | IIA471, in *L'espace et le temps*. Actes du XXII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Langue Française, Dijon 1988 (Problèmes et controverses). Paris-Dijon: Vrin-Société Bourguignonne de Philosophie, 1991, p. 9-21.

sens-signifié. Cet oubli de la visée noétique est encore renforcé si l'on distingue avec Frege entre sens et référence : le sens apparaît comme une étape sur la voie de la référence et la référence cesse tout à fait d'apparaître comme l'acte de quelqu'un qui se réfère à. L'événement de parole est alors résorbé dans l'événement-occurrence. Que quelqu'un parle, c'est un événement parmi d'autres qui arrivent dans le monde. Ce qui n'appartient pas au monde, ce sont seulement des propositions qui ne sont pas du tout des événements et qui, selon le mot de Frege, peuvent être « écrits sur le mur ». De fait, l'écriture est possible à partir de cet affranchissement du sens par rapport à l'événement de parole : l'autonomie sémantique du texte consacre la transcendance du sens qui caractérise déjà la parole juive. Mais, l'événement a-t-il pour autant été surpassé, éliminé du champ même de la signification ?

c) Le retour de l'événement est préparé par la définition que le linguiste Benveniste donne du discours, à la différence de l'opposition saussurienne entre parole et langue. Dans le discours « quelqu'un dit quelque chose sur quelque chose en accord avec les règles du langage en cours dans une communauté linguistique donnée » : la dernière partie de la définition renvoie à la langue au sens saussurien ; mais celle-ci est considérée en emploi : « dire quelque chose sur quelque chose » renvoie à la relation objectale entre sens et référence ; c'est la relation de locution (quelqu'un dit) et d'interlocution (à quelqu'un) qui renvoie à l'événement, non plus comme une source du langage qui doit être effacée dans le mouvement vers le sens, mais comme une dimension indépassable du langage en tant que discours. Mais le retour de l'événement n'est que préparé par cette définition du linguiste. Qu'est-ce que la sémantique logique peut dire ici ? C'est à partir de la logique propositionnelle que la question peut être posée avec le plus d'efficacité. Déjà Husserl avait fait une place aux propositions ambiguës. Ambiguës non par vice de forme, mais par fonctionnement légitime. Ainsi les déictiques (je, ici, maintenant, etc.) signifient chaque fois quelque chose de différent selon la personne qui parle. Il revenait à la pragmatique logique de montrer que la plupart des propositions du langage ordinaire ont une signification que Husserl aurait appelée occasionnelle, dépendant de la perspective singulière sur le monde des locuteurs engagés dans le discours. On a pu isoler le noyau de telles propositions impliquant une clause intentionnelle (avec uns, par opposition à extensionnel) de la forme : je crois que, je pense que, où l'intention du locuteur fait partie de la signification complète et doit être reconnue comme telle pour que le sens soit communiqué. De cette façon, l'événement de parole fait partie du sens communiqué. Il devient même le thème principal de la communication, lorsque ce qui est thème, ce n'est pas le contenu propositionnel, mais ce que Austin et Searle ont appelé acte de discours, *speech-act*, à savoir la force illocutoire d'actes tels que commander, promettre, conseiller et même constater (car constater implique un je crois que, qui appelle l'assentiment de l'interlocuteur). Si l'on appelle pragmatique la partie de la théorie du langage qui concerne l'usage du langage en situation d'interlocution, c'est en pragmatique que l'événement de parole (15) est « sauvé », au cœur même du « sens » communiqué. La plus grande exaltation de l'événement dans le contexte du langage est celui de la communication elle-même. Dire quelque chose à quelqu'un, c'est non seulement viser un sens, mais anticiper la réception de ce sens dans un acte de compréhension de l'interlocuteur ; cet échange de l'intention de dire avec l'intention d'être compris par l'autre se concrétise dans le jeu de la question et de la réponse, à mesure que se déroule l'échange, deux fois complexe, où l'intention de l'un d'être compris par l'autre se redouble par l'intention de l'autre d'être compris, à son tour, dans son intention de dire. À ce haut degré de complexité, l'entente, c'est-à-dire la rare coïncidence de toutes les intentions dans un accord - dans une *homologia* - est elle-même événement. Cette entente enveloppe même les aspects de la sémantique logique évoquée plus haut, tel que le passage du sens à la référence ; toute référence est coréférence ; ce ne sont pas les propositions qui réfèrent, (disent quelque chose sur quelque chose), mais les sujets parlants qui, comme on dit en français, se réfèrent à... Et c'est ensemble que ces sujets font référence. Et quand l'interlocution n'aboutit pas à un accord, ce qui est le plus fréquent dans une discussion proprement interminable, le conflit entre les interlocuteurs et le différend sur la chose en question donnent au discours un tour polémique qui prend les proportions d'un drame. Quelque chose vraiment arrive - il se passe quelque chose ! - comme nous le découvrons avec un plaisir renouvelé avec les Dialogues de Platon, surtout peut-être avec les plus aporétiques. Il ne se passe alors rien d'autre que le drame, imprévisible dans ses péripéties, du dialogue lui-même (ici nous anticipons, avec la notion de drame, le troisième contexte de l'événement et du sens). Au terme de cette deuxième section, nous avons fait une boucle complète : nous sommes partis de l'événement de parole ; puis nous avons montré

5 IIA471, in *L'espace et le temps*. Actes du XXII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Langue Française, Dijon 1988 (Problèmes et controverses). Paris-Dijon: Vrin-Société Bourguignonne de Philosophie, 1991, p. 9-21.

comment l'arbitraire de la prise de parole se trouve surmonté dans l'identité du sens ; l'arrivée, nous retrouvons l'événement de parole, mais comme intégrant toutes les dimensions de la logique propositionnelle, de la sémantique et de la pragmatique. Alors l'identité du sens est le couronnement inespéré, improbable, de l'altérité du conflit et du dialogue ; dans les rares et bienheureux moments d'accord, l'identité du sens est devenue elle-même un événement, mais non plus de la parole seule, mais de la parole partagée, du partage des voix.

L'événement est alors synonyme de ce que Jean Greisch appelle « parole heureuse ».

III Faire arriver

L' « action » est après la parole le troisième lieu privilégié pour la dialectique de l'événement et du sens.

a) Évènement, ici, signifie non plus arriver, mais faire arriver. L'évènement ainsi compris nous fait toucher au pouvoir de commencer, c'est-à-dire poser un premier dans une série d'états du monde. Il faut alors parler d'initiative. Or, on ne saurait dissimuler la somme de paradoxes (16) que comporte la notion d'initiative, dès lors qu'on veut la penser comme une intervention efficace : commencer, c'est faire coïncider un pouvoir-faire propre, auquel je me fie, avec le premier moment d'un système dynamique relativement clos. Von Wright a proposé un modèle mixte de l'intervention où le je peux se compose avec les lois de causalité d'un tel système dynamique. Mais, comment éviter de juxtaposer simplement les syllogismes pratiques impliqués dans la prise de décision et les lois systémiques impliquées par l'enchaînement des états de système ? L'intervention est précisément le point nodal de cette intersection. Il faut alors penser l'intervention comme la résolution pratique de ce qui, pour la spéculation, demeure antithétique, comme Kant l'avait fortement pensé dans la troisième antinomie cosmologique : cette antinomie est très exactement l'antinomie du commencement dans la mesure où l'acte libre tel que l'interprète la « thèse », ne se borne pas à la production d'un état mental, mais consiste à produire effectivement un nouvel état de choses dans le monde.

b) De quelle manière le sens s'identifie-t-il, à ce niveau, à toutes nos tentatives pour résorber la force d'irruption, voire de rupture, de l'événement ? Ce qui est à penser ici, outre l'ordre des choses dans lequel l'événement de l'intervention pratique s'insère pour faire nombre avec les états d'un système dynamique relativement clos, c'est l'ordre des raisons visant à annuler l'arbitraire de l'initiative. Cet ordre des raisons va depuis le calcul instrumental que structure le rapport moyen-fin (dans les maximes que Kant appellerait d'habileté et de prudence) - en passant par le calcul stratégique (mis en forme dans la théorie des jeux), régi encore par la finalité du gagner-perdre - jusqu'aux raisons selon l'ordre préférentiel de la valeur (ceci vaut mieux que cela), - raisons culminant dans la position de l'impératif catégorique qui sépare les personnes en tant que fins en soi de tout l'ensemble des moyens. C'est, réparti sur l'éventail entier de ces « raisons de... », que la conquête du sens paraît émousser la pointe de l'initiative, dans la mesure même où elle prétend la justifier.

c) Le retour de l'événement ? C'est ici que le recours à l'intelligence narrative est décisif. Celle-ci exerce en effet la double fonction de l'intégration de l'événement - à la limite de l'annulation - et de l'exaltation de l'événement, jusqu'à un point extrême où c'est l'événement qui engendre le sens, à savoir l'événement en tant qu'événement fondateur.

Un mot d'abord sur la forme d'intelligibilité mise en jeu par le récit. Je m'en suis expliqué longuement dans mon analyse du *muthos* aristotélicien (que je traduis par mise en intrigue). Cette forme d'intelligibilité est doublement appropriée à ce que nous venons d'appeler la conquête du sens. D'un côté, Aristote définit le *muthos* comme un agencement d'incidents dans une histoire une et totale ; c'est cet aspect structurant de l'intrigue qui échappe tout à fait à une sémantique et même à une pragmatique que l'action, dans la mesure où celles-ci n'atteignent jamais le niveau discursif, en venu même de leur fixation sur le niveau de la proposition. Au fond, en sémantique et en pragmatique de l'action, il n'est guère question que de (17) phrases d'action ; on ne peut guère appréhender la connexion d'actions tant soit peu complexes sans en faire récit. D'un autre côté, l'intelligence narrative importe à un autre titre : elle se porte au point d'articulation de l'agent et de l'action, sur le modèle du rapport entre intrigue et

6 IIA471, in *L'espace et le temps*. Actes du XXII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Langue Française, Dijon 1988 (Problèmes et controverses). Paris-Dijon: Vrin-Société Bourguignonne de Philosophie, 1991, p. 9-21.

personnage. Or cette connexion n'est pas moins méconnue que la structure complexe de l'action dans la philosophie analytique de l'action. Hannah Arendt est une des premières à avoir aperçu ce lien dans sa théorie raffinée de l'action, qui place cette dernière au troisième rang de la triade : travail, œuvre, action. Le récit, dit-elle, dit le qui de l'action ; la trace de l'action et de l'agent, c'est le récit. Je ne m'intéresse pas ici aux problèmes de la *mimèsis* et de la *catharsis*, qui concernent spécifiquement le récit littéraire sous sa double forme historiographique et fictionnelle. Je prends ici la narrativité comme forme matricielle d'intelligibilité, telle que la met à l'œuvre aussi bien le récit pris dans l'action que le récit sur l'action. À la différence de la rationalité instrumentale ou stratégique, ou même de la rationalité éthique (du moins réduite au syllogisme pratique), c'est l'intelligence narrative qui sauve l'évènement dans le mouvement même où elle le pense. L'évènement est à la fois compris, c'est-à-dire inclus, englobé, et reconnu, comme irréductible au sens.

Le débat porte essentiellement sur la notion de péripétie. D'un côté, c'est à la péripétie que l'histoire racontée doit ce caractère particulier de n'être comprise qu'après coup, à partir de la fin, lorsque, en dépit de... et à travers les péripéties, le développement narratif est conduit jusqu'à sa conclusion, laquelle n'est pas une déduction, mais le recueil de la contingence dans la nécessité (ou la probabilité). La contingence prospective est ainsi reprise dans la nécessité rétrospective. De l'autre côté, l'évènement est sauvé en ce sens que, à la différence de la simple occurrence, il contribue à l'avancée de l'histoire racontée. C'est là toute la différence entre événement narratif et événement physique ou occurrence. Même si l'on dit, avec la narratologie structurale selon Greimas, qu'une histoire est une suite de transformations qui conduit d'une situation initiale à une situation terminale, l'évènement est ce qui fait que la suite des transformations rend la situation terminale autre que la situation initiale. L'évènement marque l'écart qui fait le sens autre.

Il faut même aller encore plus loin : le récit ne se borne pas à intégrer des événements, mais il qualifie comme événement ce qui au départ n'est que simple occurrence, ou comme on dit bien, simple péripétie. Le récit est révélateur d'événements. On peut le montrer sur la base d'un contre-exemple, celui de l'histoire dite non événementielle, chez Braudel et dans l'École des *Annales*. On se rappelle pourquoi Braudel appelle non-événementielle son histoire de longue durée. Ce dont il veut réduire l'importance et le prestige, ce sont les événements politiques brefs et soudains, du type bataille, traité, mariage, partage, etc., - bref, ces événements relatifs au pouvoir, mettant en jeu les personnages que Hegel appelait les grands hommes de l'histoire mondiale. À cette présupposition épistémologique de l'histoire dite événementielle, est jointe la présupposition ontologique selon laquelle les individus seraient les auteurs de leur histoire par intention, (18) projet, entreprise, etc. Les événements de l'histoire seraient alors coextensifs à ce que des hommes déterminés font arriver. La critique de l'évènement, au sens ponctuel et chronologique, est ainsi liée au déni de l'individualisme méthodologique qui fait de l'individu l'atome ultime de l'investigation. De cette critique et d'une pratique nouvelle émerge un temps social de longue durée, porté par des forces sociales, des institutions et des mentalités. À ce temps de longue durée ressortissent de nouvelles catégories temporelles : structure, conjoncture, trend, cycle, etc.

Ma thèse n'est pas que l'histoire véritable serait l'histoire narrative populaire. Elle est plutôt double : je m'emploie à montrer qu'il subsiste un lien indirect de dérivation de l'histoire scientifique par rapport au genre narratif, sous peine que l'histoire perde son autonomie parmi les sciences sociales. Je ne développe pas ici cette première thèse. Je m'attache à la seconde, plus intéressante pour notre propos, à savoir que le dépassement de l'histoire événementielle dans une histoire de longue durée crée des événements à une autre échelle proprement historique. Prenons *La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II* : l'ensemble des trois tomes fait surgir un événement de grande portée, la mort de la Méditerranée en tant que grand acteur sur la scène de l'histoire au XVI^e siècle. Non la mort de Philippe II, mais la fin de la confrontation entre l'Espagne et l'Empire ottoman. Le héros, l'actant, n'est plus tel ou tel, mais un actant révélé dans son identité narrative par le récit lui-même : la Méditerranée comme entité géographique et historique. Ce que raconte Braudel, c'est l'apogée et le déclin du héros méditerranéen. Le statut de ce super-événement est remarquable : car il est coextensif à l'histoire de longue durée et ne pouvait donc être révélé que par lui. C'est le cas de dire : chassez l'évènement, il revient au galop (ce que fait d'ailleurs l'histoire la plus récente après l'apogée des *Annales*). Ce qui m'intéresse dans ce remaniement du champ des études historiques, c'est le rythme même de cette histoire de l'histoire :

7 | IIA471, in *L'espace et le temps*. Actes du XXII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Langue Française, Dijon 1988 (Problèmes et controverses). Paris-Dijon: Vrin-Société Bourguignonne de Philosophie, 1991, p. 9-21.

1. Événement infra-significatif ;
2. Ordre et règne du sens, à la limite non-événementiel ;
3. Émergence d'événements supra-significatifs, sursignifiants, si vous voulez.

Eh bien, nous avons là le moyen de procéder à une sorte de passage à la limite, avec la notion d'événements fondateurs. Est renversée la proposition selon laquelle le sens surmonte l'événement. S'il est vrai que dans tout récit le sens à quelque degré renvoie à l'événement comme à la source même de sa fécondité historique, n'y-a-t-il pas, pour chaque communauté historique, comme pour chaque individu, des événements majeurs qui ont la double valence de faire coupure et de faire origine ? Ainsi le *Mayflower* et l'arrivée des Pères Fondateurs en Nouvelle-Angleterre à l'égard de la fondation des États-Unis, la prise de la Bastille pour les héritiers de la Révolution française, etc. On peut bien dire qu'en tant qu'occurrences ce sont souvent des événements insignifiants, ordinaires, voire même largement fictifs. On peut surtout dire que ce sont les récits (19) que l'on en fait qui, en les magnifiant, les érigent en événements fondateurs. On peut lire tout cela. Mais pourquoi tel récit ? Tels événements ? Sinon parce que leur narration est devenue constitutive de l'identité, qu'on peut appeler narrative, de ces communautés, de ces individus. L'événement est ainsi qualifié rétrospectivement ou mieux rétroactivement comme fondateur : il l'est par un acte de commémoration plus ou moins sacralisé en célébration. J'oserais aller plus loin et suggérerai que certains événements, comme Auschwitz, pour la conscience européenne d'après-guerre, peut-être aussi le Goulag dans quelques années pour la prise de conscience des Soviétiques, prennent la signification d'événements fondateurs en négatif. La commémoration dans le deuil exerce alors la même action fondatrice que les événements fondateurs positifs, dans la mesure où ils légitiment les comportements et les dispositions institutionnelles capables d'en empêcher le retour.

IV L'instant et la totalité

Quelle incidence ces remarques peuvent-elles avoir sur notre représentation du temps ? Tentons ici de reprendre dans son unité la cellule mélodique initiale. Une double tâche semble se proposer.

1. Ce que nous venons de dire du « retour de l'événement » nous permet de reprendre à nouveaux frais la question ancienne de l'instant. Rappelons d'abord que l'événement qui « revient » n'est pas le même que l'événement que le sens est dit « abolir ». Le premier reste extérieur au discours, c'est pourquoi il nous est arrivé de l'appeler infra-significatif. Dans cette événementialité sauvage se rassemble la force de résistance au sens. Qu'en est-il de l'événement qui revient ? Partons de ce que nous venons de dire de l'événement fondateur. Avec cette catégorie s'est opéré un renversement surprenant de priorité ; c'est l'événement qui engendre le sens. Mais pour dire cette événementialité seconde, les caractérisations habituelles de l'instant ne suffisent plus. Ce n'est pas le *to nun* [le maintenant] d'Aristote, qui reste une coupure opérée par l'âme dans la continuité du mouvement. Même si l'on souligne que cette coupure est en même temps le point de rencontre entre l'extrémité terminale d'un segment et l'extrémité du segment suivant (on se souvient de la déclaration d'Aristote : l'instant sépare et unit). Ce qui toutefois manque à l'instant aristotélicien, c'est la dimension de signifiante qui ne pouvait apparaître au plan du temps physique comme il ressort de nos réflexions sur le temps de l'action et sur celui du récit. Ce qui finalement fait défaut à l'analyse aristotélicienne du présent, c'est la dimension pratique. Le présent reste le moment de l'intuition, donc du regard. C'est aussi ce qui rend l'analyse augustinienne vulnérable à la critique générale de la représentation qui prospère depuis Heidegger. À cet égard, Kant va beaucoup plus loin dans la *Troisième Antinomie Cosmologique*, où l'accent est mis sur l'initiative, sur le pouvoir de commencer, d'engendrer une série de phénomènes dans le cours des choses. Le prix à payer, on s'en souvient, (20) c'est l'antithétique de la raison. L'avantage qu'il peut néanmoins y avoir à lier l'instant à l'initiative, en tant que pouvoir commencer, est d'apporter

8 IIA471, in *L'espace et le temps*. Actes du XXII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Langue Française, Dijon 1988 (Problèmes et controverses). Paris-Dijon: Vrin-Société Bourguignonne de Philosophie, 1991, p. 9-21.

un démenti argumenté aux propos insistants, sinon arrogants, de Heidegger selon qui la métaphysique (dont l'unité me paraît problématique) n'aurait jamais pensé que le présent de la présence, et la présence comme permanence. À elle seule la troisième antinomie cosmologique de Kant suffit à restituer à l'idée d'initiative, au prix de l'antinomie que l'on sait, une place privilégiée.

La question se pose alors de savoir si nous disposons d'une idée de l'instant qui rende justice à tous les degrés parcourus dans la précédente analyse. Il m'a semblé qu'un retour à la troisième hypothèse du Parménide pouvait constituer l'amorce d'une réponse. On se rappelle que Platon y propose l'idée insolite du soudain (*exaiphnès*).

La soudaineté, à laquelle un essai de langue allemande a été récemment consacré (*Plötzlichkeit*), répond très exactement à la pensée de l'incidence que nous cherchons à constituer. Nous sommes encouragés dans cette recherche par la linguistique elle-même. J'ai déjà fait allusion à une dette (qu'on peut dire impayée) des philosophes à l'égard de Guillaume. Je voudrais ajouter celle, mieux honorée, dont nous sommes redevables à Harald Weinrich dans *Tempus*, traduit sous le titre *Le Temps* (1973). Il ressort des analyses de ce dernier que nos langues sont bien équipées pour porter au langage la dimension aspectuelle, l'incidence, l'inchoativité, l'*incipit* verbal, l'inaccompli, le « en train de », la progressivité. Je me bornerai ici à évoquer ce que Weinrich dit de la mise en relief : sur la base d'une sémantique qui prend en compte, non la phrase isolée, mais une séquence assez longue pour que l'antithèse des temps verbaux ait licence de faire surgir l'événement sur fond de permanence. Dans la phrase, « il dormait encore lorsque le policier frappa violemment à la porte », l'opposition entre le passé simple, temps de l'incidence, et l'imparfait, temps de l'état de choses durable, sur le fond duquel l'événement arrive, constitue le dispositif linguistique propre à la langue française pour opposer incidence à permanence. D'autres langues ont recours à d'autres dispositifs linguistiques pour produire le même effet de sens. Ainsi les langues disent-elles bien par leur structure le tranchant de l'événement qui, par sa force d'interruption, libère sa force d'initiative.

2. La seconde tâche serait de mettre en rapport la question de l'origine, liée à celle de l'incidence, avec celle de la totalité qui a polarisé une grande partie de la réflexion philosophique. À première vue, l'opposition est forte entre la localité de l'incidence et l'amplitude du temps, thème qui n'a cessé de tourmenter la pensée depuis l'époque du mythe jusqu'à celle de la spéculation contemporaine. Ne lisons-nous pas chez Kant que le temps est un infini donné, tout temps fini, c'est-à-dire tout laps de temps, ne constituant qu'une détermination, une partie, de l'unique temps, lequel ne se réduit pourtant point à une somme finie de laps ? Le même souci travaille la pensée de Hegel, qui n'évite le mauvais infini auquel la réflexion kantienne pourrait paraître faire droit, qu'en pratiquant l'*Aufhebung* du temps par le temps lui-même au sein de l'éternel présent. (21) Mais qui sommes-nous, mortels à la compréhension finie, pour prétendre accéder, même par une pensée limitée, à ce présent éternel ? Il est remarquable, et à bien des égards surprenant, que la même ambition travaille le texte heideggérien sur la temporalité, dont il ne faut pas oublier qu'il est placé sous l'égide du concept de totalité ou du moins d'être-tout (*Ganzsein*). Certes, Heidegger donne droit au fini, au nom de l'être pour la mort ; du moins garde-t-il l'ambition de clôture qui fut celle de ses prédécesseurs. Or, ce que nous cherchons à penser, c'est la fonction d'ouverture de l'événement. La soudaineté, en tant que catégorie temporelle originale, paraît bien constituer l'inverse de la totalité temporelle, que celle-ci soit visée par voie de sommation, ou de sursomption, ou de finalisation mortelle. En tant qu'inverse de l'être-tout, l'*exaiphnès* vaut rupture et origine. Comme rupture, il recueille l'intention détotalisante portée par la notion d'événement, et donc dirigée contre toute ambition totalisante de la pensée.

Comme origine, la soudaineté se donne à penser comme jaillissement de nouveauté. Ce disant, je ne redoute pas l'accent bergsonien de cet aveu. Je le corrigerai en protestant que cette reconquête de l'origine intra temporelle ne se fait nullement au dépens du sens, mais demeure un moment du rythme ternaire : événement insignifié, voire insignifiable - sens englobant, voire répressif à l'égard du nouveau, retour de l'événement en tant que sursigné.

La question qui se pose alors serait de savoir si l'on peut penser le temps comme polarité de l'origine et de l'horizon, d'un horizon renaissant chaque fois avec l'irruption de l'origine. J'ai trouvé récemment dans une étude consacrée à Walter Benjamin une conjonction proche de celle que je cherche ici, sans l'avoir trouvée vraiment. Parlant de l'écriture, plus précisément de l'écriture narrative, Benjamin

9 | IIA471, in *L'espace et le temps*. Actes du XXII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Langue Française, Dijon 1988 (Problèmes et controverses). Paris-Dijon: Vrin-Société Bourguignonne de Philosophie, 1991, p. 9-21.

propose de composer ensemble l'idée d'une origine (*Ursprung*) qui se dérobe et du discours qui la sauve (*Rettung*) de son retrait. Ce lien entre *Ursprung* et *Rettung* ne dit-il pas obliquement l'essentiel ? Ce qui est à sauver, au sens où Platon parle de sauver les phénomènes, c'est non seulement le retrait de l'origine- expression peut-être trop mystique pour beaucoup -, mais le meurtre du surgissement perpétré par l'ordre du sens. Mais cette salutaire reprise de l'événement sursignifié ne prospère qu'aux limites du sens, au point où il échoue par excès et par défaut : par excès d'arrogance et par défaut de capture.

Paul RICŒUR